

RECONNAÎTRE SON RÔLE

Les recherches de Nurit Schnabel ont révélé que pour rapprocher deux camps ennemis, une série de processus psychologiques s'imposent. Tout commence par l'expression des émotions, souvent refoulées.

« *Culpabilité, peur, rancœur. La colère aussi, pour ce qu'on vous a fait, pour les images simplistes, les stéréotypes auxquels on vous a associé.* » Mais cela ne suffit pas. « *Il est très important que chaque participant reconnaisse son rôle dans le conflit. Ainsi que celui de l'autre. Il faut par exemple oser admettre qu'en raison du comportement de votre propre groupe, votre ennemi n'a eu d'autre choix que d'agir comme il l'a fait. Ce n'est qu'après avoir admis sa propre part de responsabilité que les différends peuvent s'aplanir.* »

La School for Peace ne s'adresse pas uniquement aux écoles et aux universités, où les jeunes sont obligés de suivre les ateliers : elle forme aussi des groupes professionnels impliqués dans le conflit, comme les avocats et les journalistes. Pour eux, la participation est entièrement volontaire. « *Le succès de ces ateliers est à la fois étonnant et encourageant* », commente Schnabel. L'effet positif des ateliers sur les participants est lui aussi très prometteur. Plusieurs études sociopsychologiques, dont celles de Schnabel et de son confère Nadler, indiquent une meilleure disposition au rapprochement et à la résolution de

conflits lorsque les intéressés participent à des séances de groupe analogues à celles dispensées par la School for Peace. « *Mais, tempère Schnabel, le grand problème reste évidemment que nous ne parvenons pas à atteindre les principaux acteurs du conflit : les extrémistes religieux et politiques.* »

AMBIANCE TENDUE

À midi, je rencontre Nava Sonnenschein, directrice de la School for Peace : 59 ans, teint pâle, lunettes, regard perçant. Dans son bureau, elle me raconte comment elle s'est établie avec son mari dans l'Oasis de Paix, à la fin des années 1970, alors qu'elle venait d'apprendre qu'elle était enceinte. Depuis plus de vingt-cinq ans, elle anime des ateliers et assure le suivi des formateurs juifs et palestiniens. « *Au vu de l'évolution du climat politique, je perds parfois l'espoir que les choses s'arrangent un jour dans ce pays*, dit-elle dans un soupir. *D'un autre côté, quand je pense aux ateliers, je reste convaincue que notre travail a du sens.* » Enthousiaste, elle se met alors à raconter des histoires d'anciens participants. Comme celle de ce pilote militaire juif, assis en classe à côté d'un Palestinien dont la sœur avait été blessée lors d'une attaque aérienne. Il avait alors décidé de revenir définitivement au sol et de devenir activiste pour la paix.

Sur invitation de Nava Sonnenschein, je participe le lendemain matin à un atelier où je retrouve des étudiants en biologie et en psychologie de l'université de Tel-Aviv. La chaleur est étouffante malgré les fenêtres grandes ouvertes. Des jeunes gens placent maladroitement leurs chaises en cercle. « *Dix Juifs et dix Palestiniens* », me précise la directrice. Impossible pour moi de distinguer les uns des autres, à l'exception de quatre filles voilées.

Avant le début de la session, ils s'évitent soigneusement. Juifs et Palestiniens discutent chacun de leur côté, en cercles fermés, et l'atelier commence dans une certaine fébrilité. Ils se jaugent, rient discrètement, détournent le regard. La formatrice lance alors les hostilités :

« *Demandons-nous d'abord pourquoi l'atmosphère est si tendue.* » Très vite, les émotions remontent à la surface. Une étape nécessaire, selon Nurit Schnabel. Des voix s'élèvent. « *Dans le métro, je n'ose pas décrocher le téléphone, car dès qu'ils entendent que je parle arabe, je lis la peur dans leur regard, comme si j'étais un terroriste.* » Un autre s'exprime : « *On me parle comme à un meurtrier dès que je dis que j'ai servi dans l'armée.* »

Au terme de la séance, Nava Sonnenschein et Maya Rabia, sa cofformatrice palestinienne, constatent avec satisfaction que les différends sont déjà en bonne voie de résolution. Je rentre au village en fin de matinée. La lumière du soleil s'étend sur le village. Pour mes derniers instants dans l'Oasis de Paix, je fais un détour par l'école. C'est l'heure de la récréation. L'image m'est familière : une multitude d'enfants qui courent, qui chahutent, qui s'amusent. Certains sont blancs, roux. D'autres sont plus basanés, une partie d'entre eux portent des vêtements traditionnels arabes. Les deux langues s'entremêlent, bruyamment. Les enfants jouent ensemble dans l'ombre de la séillante façade du bâtiment de l'école, récemment décorée d'un arc-en-ciel. Une œuvre d'un groupe de parents et d'enfants, m'a expliqué Rita Boulos. L'année dernière, ils ont décidé de repeindre la façade. La nuit, des intrus se sont introduits dans l'enceinte de l'école pour y taguer des slogans antipalestiniens. Depuis, une haute clôture a été installée autour de l'école. Au loin, le gardien fait les cent pas. //



En savoir plus sur
l'Oasis de Paix

www.nswas.com : site
Web du village